

Cahier Marie-Claire Blais

Marie-Claire Blais, Pauline Michel, Jérémy Laniel, Michel Biron, Chantal Guy et Yvon Paré

Numéro 169, printemps 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/87870ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Blais, M.-C., Michel, P., Laniel, J., Biron, M., Guy, C. & Paré, Y. (2018). Cahier Marie-Claire Blais. *Lettres québécoises*, (169), 4–27.



Textes

Marie-Claire Blais

Pauline Michel

Jérémy Laniel

Michel Biron

Chantal Guy

Yvon Paré

Photographies

Sandra Lachance

Marie-Claire Blais



Le cri de la conscience

J'ai beaucoup admiré dans la revue *LQ*, les autoportraits de Catherine Mavrikakis et d'Audrée Wilhelmy, ce sont des témoignages sincères et poétiques très vivants quand je redoute l'autoportrait, quand cela me semble une tâche difficile de parler de soi.

Née de parents harmonieux, j'aime l'harmonie, ce qui nous unit les uns aux autres, plutôt que ce qui nous sépare, j'aime trop les fêtes et les réunions d'amis, bien que de tempérament solitaire, mais l'amitié me semble une part essentielle de nos vies. Ce qui est contradictoire, car il faut vivre dans une solitude disciplinée pour écrire, et souvent coupée des autres. Ayant hérité de mon père sa déférence pour la justice (il fut le premier à me faire comprendre que la peine de mort était un crime impardonnable, il faut se souvenir qu'elle a longtemps été acceptée au Canada), j'ai toujours tenté d'exprimer cet amour de la justice, dès mes premiers livres, ainsi dans cette première tentative de la trilogie des *Manuscrits de Pauline Archange*, même si c'est peu autobiographique, il y a là un portrait social d'une famille, d'une société que les oppressions religieuses et politiques étouffent, Pauline saura s'en libérer par l'écriture, et d'autres personnages dominés, par l'art ou l'altruisme, mais il m'a semblé important alors de peindre cette société, dans toute sa lutte vers la liberté. Plus tard ce sera la défense des homosexuels avec *Le loup* et *Les nuits de l'underground*, je crois que ce respect de la justice dont parlait mon père fut mon héritage pour la résistance à la bêtise de l'intolérance, de la cruauté. Bien d'autres auteurs ont eu ce courage aussi, Michel Tremblay et plusieurs autres, dont le merveilleux Jean-Paul Daoust. Il ne faut pas oublier Jean Basile et la grandeur de son œuvre que l'on redécouvre enfin.

Je peux me reprocher aussi de toujours vouloir partir, cela fut toujours une irrésistible tentation, bien que ce fût trop longtemps irréalisable, devant gagner ma vie très tôt. Mais cette plongée dans la vie ouvrière fut un grand enseignement, et je pense souvent à tous ces jeunes gens d'autrefois qui en furent à jamais marqués, et qui n'eurent pas la chance de sortir du milieu de travail qui les opprimait. Aucune loi ne semblait les protéger, même lorsqu'ils n'avaient que quinze et seize ans. Les plus pauvres, les plus démunis, les frères et sœurs de Jean Le Maigre, du Septième, d'Héloïse, dans *Une saison dans la vie d'Emmanuel*, travaillaient dans les usines, exploités par des patrons cupides qui les laissaient dans l'ignorance de leurs droits. Ce fut longtemps ainsi. Et c'est encore ainsi pour une partie de l'humanité. Un jeune écrivain qui voit très tôt ses livres publiés et traduits en plusieurs langues peut connaître ce miracle de la libération qui lui permet, grâce aux bourses accordées alors, de partir, de vivre ailleurs, de connaître enfin d'autres cultures qui le feront évoluer. J'eus ainsi cette chance de pouvoir vivre en France et plus tard aux États-Unis, avec un retour de quelques années au Québec à partir de 1975, à travers de fréquents séjours en France et aux États-Unis, pour le travail, des lectures, des conférences dans les universités et comme membre de jury international. Retour définitif aux États-Unis pour l'écriture du long cycle de *Soifs*, mais en même temps encore de fréquents séjours en Europe pour le travail de juré ou pour la publication des

livres. Plusieurs défauts, tendance à écrire très tard la nuit, à vivre dans le monde de la nuit, à vouloir écrire sur le monde invisible et secret des êtres souvent incompris dans leur solitude. Tendance à la paresse, besoin de légèreté quand je porte une conscience aiguë des douleurs du monde, des injustices causant tant de souffrances à tous ceux qui ne peuvent se défendre. Vouloir protéger les animaux qui sont si vulnérables à nos guerres et barbaries, on oublie combien, avec les petits enfants, combien ils en sont victimes. Peu d'habileté pour les choses pratiques, mais capable d'accueillir des chats errants dans la maison et qu'ils soient heureux. Aimerais accueillir tout le monde aussi, mais maison trop petite. L'accueil est donc dans l'âme, le cœur, de façon continue. Éprouve une forte sympathie envers mes collègues écrivains, d'où qu'ils viennent, car la responsabilité de l'écriture est intense, démesurée, ils sont souvent très seuls à résoudre des problèmes matériels comme d'ordre intérieur, et il y a souvent beaucoup d'incompréhension, de duretés, autour d'eux. Ai tenté d'exprimer ce dilemme, ces déchirements des écrivains avec le personnage Daniel qui parcourt tous les livres de *Soifs*, et plus particulièrement dans l'un des livres, *Le festin au crépuscule*. Faiblesse et douleur, comme tant



Photo : Sandra Lachance

d'autres, devant la disparition des êtres chers, souvent encore très jeunes, ainsi mon ami David décédé subitement en août cet été peu de semaines avant l'ouragan qui allait frapper la Floride. Cela semble si injuste bien que je continue de ressentir sa présence toujours aussi sereine et charitable autour de nous, dans la ville. Autre défaut, se croire invincible, être trop brave quand il est évident que les dangers sont sérieux et que l'on sera vaincue. Comme ce fut le cas devant les ouragans ravageant l'île, à travers les années. Ou comme lorsqu'on veut défendre un délinquant noir qu'un policier armé poursuit dans la rue. Toutefois le délinquant noir dans cette rue de Key West ne fut qu'arrêté, pas tué, et avoir pu éviter cette mort, n'est-il pas ce qui compte le plus ? Il devint le personnage Petites Cendres dont je vais continuer l'histoire, même si les dix livres de *Soifs* ont été écrits, et parlent beaucoup de lui déjà. Obsessions des personnages des livres qui empêchent le sommeil. Sensation parfois d'avoir l'esprit et le cœur brûlés et puis l'amour de la vie et de l'écriture qui en fait la partie si passionnée, renaît vite puisque chaque jour est différent, et que jamais nous ne sommes à l'aube d'un jour nouveau, ce que nous étions la veille. Mais constante recherche des êtres, ce qu'ils sont, ce qu'ils ont vécu,

et pourquoi, on dirait parfois que chaque personne est un exilé, une exilée, et que dans ce déracinement éphémère, chacun construit sa vie bien courageusement. Marguerite Yourcenar souligne cette pitié des êtres, elle éprouve beaucoup de compassion en écrivant sur ses ancêtres. En la lisant on peut penser que c'est de l'humanité entière dont le destin est mortel, qu'elle a pitié et commisération.

Autre défaut, très entêtée, mais cet entêtement est peut-être nécessaire ou utile à la continuité de l'écriture, défaut aussi, une confiance peut-être trop illimitée en l'être humain, en sa transformation, sa métamorphose, quand cette transformation est trop lente, encore. Croyance que le mot écrit peut jouer un rôle positif, exemplaire, qu'il peut servir d'expression de révolte contre l'injustice, accuser le racisme, dénoncer l'intolérance et le crime. C'est ce que nous voyons maintenant avec fierté dans la presse américaine qui refuse toute censure, qui dénonce et juge l'hypocrisie de ceux qui règnent en imposant la peur et la bigoterie. Ces journalistes valeureux ont aussi le courage de nommer ceux qui sont racistes ou criminels par complicité silencieuse. Le mot écrit peut aller si loin. On ne peut faire taire le cri de la conscience. ♦



Photo: Sandra Lachance

Portrait | Marie-Claire Blais

Un feu intérieur qui ne s'éteint pas

Pauline Michel

Marie-Claire Blais, comme Réjean Ducharme, est enveloppée d'une aura énigmatique qui intrigue et attire.

On ne touche pas au mystère, on le frôle. De loin. Les êtres mystérieux nous fascinent.

Quand nous finissons par deviner ou entrevoir ce qui se cache en eux, nous sentons qu'il ne faut rien dévoiler parce que cette zone personnelle a été précieusement sauvegardée et a pris, de ce fait, une dimension mythique.

Peu de gens sont allés « au-delà des apparences », comme a tenté de le faire Suzette Lagacé dans l'excellent documentaire du même titre. Mais est-il possible de cerner une femme qui se dévoile à peine et se dissimule, même, derrière des centaines de personnages ? Marie-Claire choisit avec circonspection ce qu'elle veut bien révéler d'elle-même et à qui elle en accordera le privilège.

Plusieurs qui la voient à l'écran ou l'écoutent à la radio ne perçoivent d'elle que quelques facettes : l'écrivaine farouche, humble, solitaire, sévère, inaccessible, voire tragique. Combien de fois m'a-t-on demandé, sachant que j'étais son amie, s'il lui arrivait de rire et de sortir de sa solitude pour communiquer avec les autres ? C'est vraiment mal la connaître.

En me choisissant pour écrire sur elle, elle m'a dit : « Parle surtout de toi », par pudeur et générosité ou... par crainte que je soulève trop le voile du mystère ?

Avant l'amitié

Par quel hasard l'ai-je rencontrée ?

Au terminus de Richmond, en 1976. Nous attendions toutes deux l'autobus pour nous rendre à Montréal. Elle vivait à Kingsbury et moi à Saint-Cyr, à une trentaine de minutes de distance en voiture. Nous allions chacune donner une entrevue. Pour elle, sa millième, peut-être, car elle avait déjà publié onze livres et reçu le prix Médicis. Pour moi, c'était une des premières à la suite de la publication de mon roman *Les yeux d'eau*.

À mon grand étonnement, Marie-Claire m'a invitée à m'asseoir à côté d'elle après les présentations. Était-ce parce que je m'appelais Pauline, comme la Pauline Archange de son roman paru en 1968 ? Ou parce que je venais de lui dire, avec humour, que j'avais un manuscrit dans mon sac : un « manuscrit de Pauline à l'ombre de l'archange Michel » ? Ou simplement par curiosité ?

Elle m'observait furtivement, de biais ; baissait discrètement les paupières. Puis, en tournant la tête vers moi, elle a plongé profondément son regard dans le mien, y devinant peut-être mes inquiétudes d'écrivaine débutante. Marie-Claire possède cet art d'entrer dans notre monde secret par de subtiles questions, de touchantes remarques, entrecoupées de longs silences embarrassants qu'il semble urgent de rompre. Elle hypnotise, fouille ensuite pour découvrir dans le flot de paroles et le langage gestuel, cet objet précieux, cette perle rare qu'est l'étonnante « raison d'être » de chacun, son désir le plus cher. En peu de temps, on lui ouvre l'espace le plus intime de son être par des confidences qu'on se surprend à lui faire.

– Je viens de perdre un être cher. Mon premier roman porte sur la musique et la mort.

Et je me suis racontée sans retenue. Marie-Claire écoutait religieusement, en parlant peu. En ponctuant à peine le récit... comme dans ses derniers livres.

« L'ange de la solitude » qui l'accompagne presque toujours venait temporairement de nous quitter, cet ange discret qui s'éclipse parfois pour lui permettre d'entrer en communion avec ceux qui deviendront ses personnages.

J'étais subjuguée quand nous sommes arrivées à destination. Surprise et touchée qu'elle me demande mes coordonnées. Était-ce par politesse, par amabilité ? Je n'en savais rien, mais je pensais que cette rencontre exceptionnelle n'aurait pas de suite.

Pourtant, un beau dimanche, quelque temps après, elle a téléphoné pour nous demander, à mon conjoint et moi, si elle pouvait venir nous visiter avec Mary Meigs, Lucille Leduc, Suzanne Randal et Jacques Blanchette.

C'est ainsi qu'ils sont tous entrés dans notre maison dont la serre fleurie et odorante délirait de lumière dans un paysage de montagne grandiose et isolé.

C'était une journée de neige, de parfums et de feu.

Des bûches crépitaient dans le foyer. Les échanges se sont vite enflammés. Jacques Blanchette s'amusait à modifier sa chanson la plus connue : le ciel, cette fois, se mariait avec la neige.

Lucille Leduc s'intéressait au scénario inspiré de mon premier roman, tandis que Suzanne Randal examinait une sculpture de mon conjoint d'alors, Renaud Bergeron. Marie-Claire nous observait, en buvant du gin-tonic que la sage Mary nous a discrètement tancés de lui servir. Mary, l'ange gardien qui l'a protégée toute sa vie et qui l'entoure encore de son aile invisible et bienveillante.

Après leur départ, j'ai senti qu'une relation venait de s'établir, mais je ne pouvais savoir encore qu'il s'agirait d'une grande amitié.

Avec l'amitié

Peu à peu est apparue une femme chaleureuse, rieuse, amusée par toutes les prouesses verbales, les aventures loufoques, les récits délirants, les soirées excessives et les improvisations farfelues.

Je me souviens, avec émotion, de cette comédie musicale improvisée par trois voix – celles de Michèle Mailhot, Renaud Bergeron et moi – nos voix qu'elle écoutait en retrait, en notant mentalement nos répliques et nos sous-entendus, selon son habitude. Même en présence d'amis, Marie-Claire « travaille », comme elle dit. Elle n'écrit pas : elle travaille.

Ainsi les fêtes se sont multipliées pendant des années, dans le rire et l'enchantement : à Saint-Cyr, à Kingsbury, à Danville, au lac Denison, à Key West, à Paris, dans le Sud-Ouest de la France, dans nos appartements adjacents de la rue Saint-Denis, à Montréal. Chaque fois, malgré le décalage et la fatigue, elle prenait plaisir à raconter son plus récent voyage avec des détails savoureux.

Un bel après-midi de fin d'été, en revenant de Paris, Marie-Claire avait pris l'autobus de Montréal à Richmond où je l'attendais. Quand elle est entrée dans la voiture, j'ai senti qu'elle « portait » un nouveau personnage qui serait essentiel dans son œuvre : Renata, inspiré par une femme, Patricia, qu'elle venait de rencontrer en France. Nous avons beaucoup parlé d'elle et quand, quelques semaines plus tard, je l'ai à nouveau conduite à l'aéroport, elle m'a lu les premières pages de *Soifs* au bar où nous étanchions justement notre soif avec un bon vin blanc. C'est ainsi que je suis devenue la première lectrice de ce qui allait devenir une série de dix volumes. Pendant quatre ans et demi, tous les deux ou trois jours, elle m'a envoyé, de Key West, par fax ou par la poste, les pages qu'elle écrivait. Plus tard, elle m'a présenté Patricia et plusieurs « sources vivantes » de son inspiration.

Lors de nos rencontres à la campagne, elle a continué à me lire le manuscrit de *Soifs* à voix haute.

Et plusieurs autres, après. À tour de rôle, nous lisions ainsi nos textes. Je lui ai lu les poèmes de *L'œil sauvage* dont elle a écrit un beau commentaire pour la présentation du livre. Il en a été de même pour le conte *Le papillon de Vénus* – réédité sous le titre *Le fil invisible* – dont elle a signé la préface. Elle m'a dit

cette phrase extrêmement touchante, reprise en quatrième de couverture : « C'est une comète de lumière dans un monde de ténèbres. »

Nos séances de lecture étaient toujours précédées de joyeuses agapes et suivies de confidences inoubliables. Nous parlions en toute amitié et sincérité des êtres que nous aimions et avions aimés. Ces absents se promenaient avec tendresse et parfois avec regret dans nos souvenirs. Ils étaient entrés et sortis de nos existences, forcés par la mort ou la vie, comme des personnes dont les traces restent à jamais ancrées en nous. Nous les ressuscitions à notre façon pour nous rassurer sur le mystère de vivre, de souffrir et de disparaître.

Remplies de discussions animées sur les forces obscures et lumineuses qui s'affrontent dans le monde, ces soirées rompaient momentanément la solitude que nous vivions la plupart du temps chacune de notre côté.

Pour l'alléger, nous échangeons chaque soir longuement au téléphone. Je lui chantais même les chansons que j'écrivais pour de nouveaux spectacles en France à l'occasion de remises de prix littéraires. À combien de ces spectacles n'a-t-elle pas assisté avec sa fidélité habituelle ? Toujours elle stimule ceux qui ont le courage de « se » créer, de s'engendrer eux-mêmes à travers leur art ou leur passion.

Les liens qu'elle crée sont durables, mais très souvent distanciés. On la défie. Certaines personnes m'ont suppliée de trouver un moyen pour leur permettre de s'approcher d'elle. Comme d'un être sacré.

Elle a aussi une affinité exceptionnelle, presque occulte, avec les chats. De tous ses siamois, Mouser a été le roi. Marie-Claire avait la certitude qu'il était la réincarnation d'un génie. J'ai eu l'ultime honneur d'être nommée la marraine de ce phénomène et de le garder souvent chez elle en son absence. Sa patte empruntait ma main pour écrire à sa divine maîtresse. Des dizaines de fax signés par lui en font foi !

Après toutes ces années, je sais que Marie-Claire est aérienne comme son nom le suggère : elle est emportée par une inspiration, un souffle puissant qui lui permet de voyager par son imagination, sa sensibilité et son écriture d'un pays à l'autre.

Elle est habitée par un feu intérieur qui ne s'éteint pas, contrairement à ceux qu'elle tisonnait avec patience dans le foyer de sa maison de campagne. Son écriture échappe au courant des modes ; sa vie, aux contingences matérielles. Son style prend le rythme ininterrompu de l'océan qu'elle contemple chaque jour. Elle vogue sur une vague de reconnaissance qui ne l'abandonne pas.

Il faut admettre qu'elle a l'art de créer sa vie comme un roman. Et Marie-Claire Blais n'est-elle pas elle-même tout un personnage ? ♦

La force de contempler sa solitude

Les questions restent, les réponses changent.
Voici celles de Marie-Claire Blais.

Est-ce que le roman est mort ?

Non, mais l'art d'écrire un roman demeure un travail difficile, car l'écriture est un art et doit éloigner toute tentative de facilité, il faut surtout connaître les êtres humains et savoir parler d'eux avec intelligence, apprendre à révéler ce qu'ils sont, à travers la mouvante expérience de leurs vies. Et cela vient d'une connaissance et d'une expérience profondes.

La qualité que je préfère chez mon éditeur ?

La bonté, la douceur, la gentillesse. Jean Bernier, comme éditeur littéraire, est une présence extraordinaire. Nous recevons tous beaucoup de lui, nous sommes ses amis, il est un frère, pour chacun de nous, il nous apprend aussi la rigueur, la patience, dans notre travail. Sa grande fidélité à travers le temps est un appui merveilleux.

Le pire défaut de mon éditeur ?

Sa générosité, peut-être. Mais ce n'est pas un défaut, c'est une façon d'être toujours disponible à l'autre.

Ai-je une béquille littéraire ? Si oui, laquelle ?

Je ne crois pas, mais doutant de tout, pendant le temps de l'écriture d'un livre, je peux avoir besoin parfois que le travail soit lu par un ami ou une amie. C'est d'un réconfort énergétique de sentir ainsi quelqu'un près de la matière du livre, du travail toujours incertain de l'écriture, c'est comme avoir près de soi un compagnon de voyage. Mais en général, quand on écrit, il faut être seul, avoir la force de contempler cette solitude pendant une longue période de temps.

À quoi sert un éditeur ?

Que ferions-nous sans leur courage et leur vigilance ? Sans la confiance que font à leurs auteurs les éditeurs qui les publient ? Pascal Assathiany prenait ainsi de grands risques en me publiant chez Boréal, de même que René de Ceccatty au Seuil, comment aurais-je traversé sans leur persévérance, leur foi en l'écrivain, la longue écriture de toute la série de *Soifs*, laquelle semble si exigeante pour le lecteur, bien qu'il s'agisse de tableaux contemporains de nos vies, ces vies étant incarnées par des personnages réels, très liés aux événements de notre temps (les tristes manifestations du sida, ou les guerres récentes, qui paraissent être là en permanence), événements que nous aimerions oublier, mais qui malgré tout affligent notre conscience, cela à travers une existence quotidienne tourmentée et harcelée par les inquiétudes bien réelles sur l'avenir, la survie de l'humanité, qui nous hantent tous, quand malgré tout, ce qui triomphe, c'est une joie de vivre dont nous ne pouvons nous priver, car cet amour instinctif de la vie est en chacun de nous, tel le rayonnement du soleil défiant toute noirceur. Parmi ces grands éditeurs d'une exemplaire solidarité

envers leurs écrivains, il y eut dans les années 1960 l'étonnant Jacques Hébert [NDLR : Jacques Hébert a fondé les Éditions du Jour en 1961] qui semble nous avoir tous mis au monde, les uns après les autres, poètes et romanciers, nous lui devons tant, son dévouement envers ses auteurs était prodigieux, toujours risqué, je ne puis oublier qu'après quatre refus de publication dans les maisons d'édition québécoises, il fut le premier à avoir l'audace de publier *Une saison dans la vie d'Emmanuel* en 1965. C'était un homme d'une générosité folle, passionnée, il fut l'Éditeur rêvé, choisi, celui qui publierait les grands auteurs que nous admirons aujourd'hui, Victor-Lévy Beaulieu, Nicole Brossard, Michèle Mailhot, Roch Carrier, Hélène Ouvreard, et tant d'autres, c'était un homme dont l'esprit était libre, ouvert à la création, et à tous les arts.

Le pays dont je préfère la littérature ?

On ne peut choisir, car la littérature universelle est un immense trésor dans lequel nous puisons sans cesse, en plus qu'elle apporte chaque jour une découverte tant elle est inépuisable, et secourable aussi, surtout par ces temps dangereusement bouleversés que nous traversons où le mot écrit est en péril. J'ai essayé d'exprimer un peu de ma crainte pour cette pensée de l'écrivain, sa liberté devant l'avenir, le danger que représente la censure, dans certains pays, dans *Le festin au crépuscule*, l'un des livres de la série de *Soifs* où, à une réunion internationale d'écrivains se réunissant pour invoquer un monde sans guerres, un monde enfin pacifique, plusieurs écrivains sont empêchés de venir à cette réunion, ou bloqués aux frontières, ou torturés, tués, dans leur pays où ils sont opprimés, emprisonnés ou détruits. Ainsi j'aime la littérature de tous les pays, dans la mesure où nous y avons accès. Mais nous le savons, des femmes, des hommes meurent chaque jour ou sont torturés et emprisonnés lorsque leurs livres rencontrent l'impitoyable censure de leurs pays. Nous ne pouvons oublier ce que coûte notre liberté d'écrire pour ceux qui en sont dépossédés.

Le livre qui fait partie intégrante de l'écrivaine que je suis devenue ?

Il y en aurait trop à nommer. Mais en voici quelques-uns : *Sanctuaire* de Faulkner, *Le procès* de Kafka, *Promenade au phare* de Virginia Woolf, *Les possédés* de Dostoïevski, *Les chambres de bois* d'Anne Hébert, *Bonheur d'occasion* de Gabrielle Roy, *L'Océantume* de Réjean Ducharme. Mais la liste serait très longue.

Si je n'écrivais pas, je...

Peut-être aurais-je aimé être peintre, ayant une sœur très douée qui est peintre, je vois combien ce choix de l'art, dans une vie, peut être difficile. Tant de choix auraient pu être séduisants, l'étude de la philosophie, du droit, tout ce qui concerne l'amélioration de la vie sociale, la protection que peut apporter la justice.

Mon personnage fictif préféré ?

Aliocha, dans *Les frères Karamazov*, c'est un être bon et charitable qui veut sauver sa famille de la destruction, et du mal qu'ils font aux autres. Pourtant, il n'y parviendra pas. Et c'est cet échec devant l'ambiguïté du mal, du crime, qui le rend si touchant. C'est une figure innocente qui rayonne, bien qu'autour de lui tout soit infernal. Sa force est dans l'amour qu'il offre à tous, sans les juger. J'ai un personnage qui lui ressemble dans le deuxième livre de la série de *Soifs*, le bouddhiste Asoka qui est un moine itinérant, et qui va à travers le monde, tenter de guérir ou l'apaiser par ses dons spirituels les blessés de toutes les guerres, surtout les enfants et les soldats. On ne sait s'il peut réussir cette entreprise d'humanisme, mais il est là qui travaille en secret pour un monde plus éclairé. Aliocha aussi a pitié des enfants, ceux qui sont atteints de maladies incurables et qu'il visite dans leur froide maison, en hiver. Il tente de consoler les parents, il fait l'offrande d'un chien à l'un de ces enfants tuberculeux, il guérit à sa manière, par des paroles douces, la chaleur de son âme. Aliocha, par son amour de l'humanité, est un être inoubliable. Nous pouvons tous le rencontrer dans le cheminement de nos existences.

Comment je veux mourir ?

Il ne faut pas penser à cela. Seule la vie est précieuse. Nous le savons tous et les écrivains du monde entier l'ont bien exprimé, la mort est la plus grande injustice faite à l'être vivant, même le plus petit des animaux en ressent l'effroi et en subit la souffrance.

J'ai peur de...

Comme tous les autres, j'ai peur du délire politique, de la folie meurtrière des armes pour notre destruction.

Votre pire et votre meilleur souvenir d'écriture ?

Une saison dans la vie d'Emmanuel, que j'ai écrit aux États-Unis en même temps qu'un livre moins connu, plus américain, *David Sterne*, pendant la révolte des étudiants des années 1960, en pleine métamorphose sociale aux États-Unis. Je crois que ce livre, *David Sterne*, en fut très marqué.

Est-ce que je lis des critiques de mes livres ? Et pourquoi ?

Oui, j'aime que ces critiques soient lucides, clairvoyantes, cela arrive parfois miraculeusement. Il y eut dans les années 1980 une critique admirable de Paul West, écrivain américain que j'admire, dans le *New York Times* pour *Le sourd dans la ville*, dans l'admirable traduction de Carol Dunlop, *Deaf to the city*; c'était si profond et juste, il avait une compréhension si sensible des personnages, j'en étais bouleversée.

Y a-t-il une autre manière d'écrire que sous la contrainte ?

Non, je ne crois pas. Il faut être discipliné, c'est essentiel, et tenir à cette discipline quotidiennement, et il y a tant de tentations pour résister à cette forme de discipline.

Je voudrais prendre un verre avec quel écrivain, mort ou vif pour lui dire quoi ?

Robert Lalonde, quel écrivain avant tout poète de l'instant, portraitiste des vivants et des disparus, un écrivain fabuleux.

L'écrivain dont je suis jalouse ?

Elsa Morante, j'aurais tant aimé la connaître.

Que lira-t-on sur votre épitaphe ?

Je n'en sais rien.

Qu'avez-vous à dire pour votre défense ?

Les écrivains sont des âmes voyageuses. ♦



Maison de la littérature

**AU CŒUR DU VIEUX-QUÉBEC,
UN LIEU POUR VIVRE
LA LITTÉRATURE!**



© Renaud Philippe

**BIBLIOTHÈQUE PUBLIQUE,
RÉSIDENCES D'ÉCRITURE,
SPECTACLES, RENCONTRES
ET ATELIERS**

**EXPOSITION PERMANENTE
EN TOUTE LIBERTÉ**

Découvrez comment notre
patrimoine littéraire témoigne
de l'histoire du Québec

 **audioguide gratuit**

La Maison de la littérature,
unique en Amérique du Nord!

**40, rue Saint-Stanislas
Québec (Québec) G1R 4H1**

 L'Institut Canadien
de Québec

VILLE DE  QUÉBEC
l'accent
d'Amérique



Photo : Sandra Lachance

Dans la bibliothèque de Marie-Claire Blais

Faire parler les autres

Jérémy Laniel

« C'est fabuleux de recouvrir un sens à l'écriture », dit-elle, sourire en coin. Il y a seulement quelques minutes d'écoulées à notre entretien et Marie-Claire Blais se réjouit déjà d'une relecture dans laquelle elle est plongée en ce moment. « C'est étrange de lire Jane Austen à notre époque. Ces écrivains avaient tellement peu de confort. C'est incroyable, ils avaient une sorte de petit pupitre pour écrire. » Toujours, l'auteure questionne et compare sa relation à la création avec celle des autres. Elle poursuit : « Lorsqu'on lit sur eux, on voit à quel point ils ont travaillé avec rien, on voit à quel point nous sommes choyés. Ça ne les a pas empêchés d'écrire de grands livres. Une femme écrivain comme Jane Austen, elle avait peu de succès au début de sa carrière, mais elle était tellement avide de compréhension. » C'est à cet instant que je réalise que, comme toujours, Marie-Claire Blais fera parler les autres. Pas tant

« Il faut une bibliothèque nouvelle pour ceux qu'on a oubliés. »

Marie-Claire Blais

pour se protéger, simplement parce que tout est plus grand qu'elle : l'écriture, la littérature, son œuvre. Et c'est aussi à cet instant que je me dis qu'il n'y a pas que Jane Austen qui est « tellement avide de compréhension ».

Premier amour

Lorsque je la rejoins au bar de son hôtel, rue Sherbrooke, je me dis que l'auteure est tout sauf à sa place dans cet environnement urbain. Elle qui, native de Québec, a délaissé la province il y a déjà plusieurs années pour s'installer à Key West, ville peuplée d'artistes et de marginaux située à l'extrême pointe sud-est des États-Unis. C'est là que se trouvent ses livres, étalés un peu partout dans sa petite maison, quelques bibliothèques pleines tandis que d'autres jonchent le sol, m'explique-t-elle. À défaut de pouvoir y bouquiner, c'est dans les souvenirs qui habitent l'écrivaine que je tente de cerner sa relation à la lecture, ceux qu'elle porte encore en elle aujourd'hui : « Il n'y avait pas beaucoup de livres dans les foyers modestes, mais on pouvait toujours en trouver, surtout lorsque ça devenait notre premier amour, on faisait tout pour en avoir. Les livres sont la première chose que j'ai pu posséder. »

Ce premier amour donc, celui des livres, sera le moteur d'une jeune et prodigieuse carrière pour celle qui publiera son premier roman à vingt ans (*La Belle Bête*, 1959), avant de remporter le prestigieux prix Médicis à vingt-six ans pour son quatrième livre (*Une saison dans la vie d'Emmanuel*, 1966). Cette précocité littéraire remonte à la rencontre – nécessaire – avec certaines œuvres. « Si on a treize ou quatorze ans et qu'on découvre *Les chambres de bois* d'Anne Hébert ou *Les hauts de Hurlevent* d'Emily Brontë, l'écriture s'explique, on vient à elle. » L'auteure n'hésite pas très longtemps lorsque je lui demande si un livre en particulier l'a poussée à prendre le stylo : « Kafka, vers treize ans, avec *Le procès*. Mais il me semble avoir beaucoup été touchée par *La colonie pénitentiaire* aussi, il avait tout vu du monde de l'oppression, de la censure. » Elle a trouvé des réponses chez l'écrivain pragois : « Dans *Le procès*, c'est tellement notre histoire : le but de la vie, c'est la mort. C'est ce que Kafka nous dit. Il le fait avec un grand ludisme, il le faut, car sinon ce serait insupportable. »

Une bibliothèque nouvelle

Les yeux de l'écrivaine deviennent brillants lorsqu'elle raconte la première fois qu'elle a mis les pieds à la bibliothèque de Harvard, elle qui aime ces lieux où l'on est entouré d'univers à découvrir. « C'est mon ami Edmund Wilson, un grand critique littéraire, qui m'avait donné une carte pour y avoir accès. C'était incroyable comme cadeau. À ce moment-là, je lisais peu en anglais, mais ça n'a pas pris de temps. La première fois que j'y ai mis les pieds, c'était extraordinaire, car il y avait tous ces jeunes gens qui travaillaient et chacun me semblait être en train de poursuivre un rêve. » Il faut la voir lorsqu'elle me raconte cette anecdote, j'ai l'impression que, le temps d'un instant, elle revit ce moment : « Il restait en moi une nostalgie des études. Entrer dans une bibliothèque, c'est comme un miracle et lorsque je suis entrée dans celle de Harvard, c'était un grand miracle. » Elle se demande encore si Wilson réalisait à l'époque de l'immensité du présent qu'il lui offrait.

Ce n'est pas parce que Marie-Claire Blais ne réside plus au Québec qu'elle ne fréquente pas sa littérature. Quand j'aborde ce sujet avec elle, c'est avec nostalgie qu'elle relate son passage aux Éditions du Jour dans les années 1960. « Lorsqu'on pense au travail de Jacques Hébert, à l'éventail d'écrivains qu'il a fait naître, c'est triste de penser que pour beaucoup d'entre eux, on n'entend plus leur voix, c'est dommage. Il faut une bibliothèque nouvelle pour ceux qu'on a oubliés. [...] C'était si stimulant à cette époque de voir les livres publiés presque chaque semaine, c'était la naissance d'une littérature. On ne peut pas les oublier, c'était si important. [...] Pensez à quelqu'un comme Gilbert La Rocque, c'était extrêmement

moderne ce qu'il faisait. L'écriture était moderne et le souffle aussi ! » « Une bibliothèque nouvelle pour ceux qu'on a oubliés », quelle conception splendide à la grandeur de celle qui l'énonce. Là est un peu l'essence de Marie-Claire Blais, une femme réservée d'une immense générosité, d'une conviction inébranlable envers la littérature, et une volonté d'exister par les livres, tant pour elle que pour tous ceux qu'elle a côtoyés, ces écrivains, ces frères d'armes, au Québec et ailleurs dans la francophonie.

« Tous les livres que nous lisons, nous les portons. Nous les portons de mémoire et nous les portons en nous. »

Marie-Claire Blais

L'entretien se perd tranquillement, faisant place à une conversation littéraire où d'Austen on saute à Dostoïevski, pour revenir un peu à Kafka avant de tomber chez les Français et de se perdre avec plaisir dans un maelström littéraire, derrière lequel, toujours, l'auteure s'efface, se tient à distance. Elle raconte à quel point, malgré le traitement pénible et les descriptions cruelles que réservait François Mauriac à ses personnages féminins, elle ne pouvait s'empêcher de le lire, elle pour qui *Thérèse Desqueyroux* est l'un des plus beaux livres jamais écrit. Tout comme *La fin de la nuit* à propos duquel Blais croit secrètement que Mauriac est, bien malgré lui, tombé amoureux de Thérèse ! Quand on discute de l'état de la littérature française, on ne peut s'empêcher de passer à côté de la grande part qu'occupent maintenant les biographies romancées, ainsi que les romans autofictionnels. Ce à quoi elle répond (avec raison) : « Ça ne fait pas de soi un écrivain que d'avoir vécu une vie tragique. »

Porter les autres en soi

La curiosité littéraire de Marie-Claire Blais semble aussi intarissable que sa connaissance du milieu. C'est qu'elle ne peut se passer des livres. Même lorsqu'elle crée, elle ne craint pas la contamination et la lecture n'est qu'une façon de continuer à nourrir son esprit. « J'ai connu des écrivains qui ne lisaient pas en période d'écriture. Dans mon cas, ce n'est pas cela, car il y a constamment des livres à lire. Je ne peux pas vivre sans lire beaucoup. » Elle sait très bien par contre qu'elle porte en elle des histoires, plusieurs histoires qui, à un moment où à un autre, resurgissent dans l'écriture. On n'a qu'à penser au parallèle souvent évoqué entre le traitement de la phrase dans le cycle de *Soifs* et dans *Les vagues* de Virginia Woolf, écrivaine qu'elle aime beaucoup et qu'elle cite en exergue du premier tome du cycle. « Tous les livres que nous lisons, nous les portons. Nous les portons de mémoire et nous les portons en nous. C'est certain qu'un livre comme *Les vagues* de Virginia Woolf est sublime et nous le gardons longtemps en nous. C'est dans le non-dit et dans la souffrance, mais c'est terriblement beau. »

Vers la fin de notre rencontre, nous abordons Alice Munro, Philip Roth et António Lobo Antunes, trois écrivains qui ont décidé récemment de cesser d'écrire. Leurs raisons sont multiples, mais pour Marie-Claire Blais, c'est le même constat, qu'importe l'argument : « C'est terrible que d'arrêter d'écrire. J'en serais incapable. » Celle qui vient de clore un cycle entamé il y a plus de vingt ans ne cessera pas de travailler donc. Les idées sont bien présentes, la discipline au rendez-vous et le besoin, lui, est inné. ♦

Marie-Claire Blais

Prix David 1982

En attribuant son prix littéraire le plus prestigieux à Marie-Claire Blais, le gouvernement du Québec rend hommage à la femme-écrivain la plus prolifique et la plus talentueuse de la génération qui a suivi Gabrielle Roy et Anne Hébert. Découverte, à l'âge de dix-neuf ans, par Jeanne Lapointe et par le père G.-H. Lévesque, tous deux de l'Université Laval, ainsi que par le célèbre critique du *New York Times*, Edmund Wilson, Marie-Claire Blais a publié jusqu'à présent une vingtaine d'oeuvres qui lui ont assuré une renommée internationale.

L'auteur d'*Une Saison dans la vie d'Emmanuel* tisse des thèmes dans une atmosphère symbolique nuancée et riche d'implications philosophiques. L'eau (la mer, la pluie, les sources, le brouillard), la montagne, les arbres, les saisons, le vent, d'inoubliables images manichéennes d'origine biblique, sont parmi ses symboles privilégiés. Ses thèmes, à la fois profondément québécois et universels, sont très variés: les enfants étouffés par une civilisation adulte grossièrement capitaliste; la laideur, source de souffrance émanant d'une société restrictive; l'amour, égoïsme destructeur ou sentiment charitable mais tragiquement passager; les inégalités sociales; les homosexuels et les lesbiennes aux prises avec les problèmes de l'existence; les maladies, symbole d'une lutte inévitable contre la mort; le suicide, tentation universelle; les criminels vus dans ce qu'ils ont de sympathique et de répréhensible; la ville, théâtre de l'existence; l'écrivain, sa fonction, sa personnalité.

Le talent de Marie-Claire Blais s'est affirmé dès *La Belle bête* (Prix de la langue française). Publié en 1959, ce petit roman demeure un des livres les mieux réussis de l'auteur. Je n'oublierai pas de sitôt cet univers de laideur et de haine, sauvé miraculeusement par l'amour entre une fille laide et un aveugle. Marie-Claire Blais, première manière — celle de l'a-



Photo : Athé

dolescente se révoltant contre les injustices — nous offre, dans son deuxième roman (*Tête blanche*, 1960), le portrait surréaliste d'un délinquant méchant, sadique, éclairé parfois de tendresse ineffable. D'autres livres viennent s'ajouter à l'«oeuvre de jeunesse» de Marie-Claire Blais: *Le Jour est noir* (1962), description des joies et des déceptions d'un premier amour; *Les Voyageurs sacrés* (1962), dialogue poétique qui suggère que la seule victoire sur l'amour impossible viendrait de l'art; *Pays voilés et existence* (1964), poèmes où prend forme devant nos yeux le «pays intérieur» de la mort précoce, du suicide, des maladies.

Une Saison dans la vie d'Emmanuel (1965, Prix France-Québec, Prix Médicis; roman porté à l'écran par le cinéaste français Claude Weisz) reste, avec *La Belle bête*, le meilleur livre de Marie-Claire Blais, première manière. Grand-Mère Antoinette et Jean-le-Maigre seront toujours des personnages clefs de la littérature québécoise. Grâce à eux, nous nous plongeons dans une lecture remarquable, satire féérique de la civilisation messianique du Canada français. La romancière se plaît à renverser des mythes: la pureté devient impureté, la chasteté se

transforme en onanisme, la piété en hérésie, la tolérance en alcoolisme, l'innocence en criminalité.

Trois autres oeuvres viennent compléter le tableau de la «saison hivernale» de la civilisation québécoise: *L'Insoumise* (1966), journal intime d'une famille en déperdition, *David Sterne* (1967), récit d'un ancien séminariste luttant contre une maladie terminale, contre la violence urbaine; *L'Exécuteur* (1968), pièce de théâtre montrant, à travers trois séminaristes qui tuent un des leurs, «qu'il y a en chacun de nous un monstre qui s'éveille».

C'est avec la parution de la trilogie racontant la vie de Pauline Archange que l'oeuvre de Marie-Claire Blais prend une nouvelle direction, s'attachant plus étroitement au monde des adultes qui vivent dans la ville. Le premier volet, *Manuscrits de Pauline Archange* (Prix du Gouverneur Général) représente une transition entre le monde de l'enfance et celui des adultes. Pauline Archange, petite fille de dix ans, décrit les atrocités du couvent, la cruauté des parents, la sexualité en éveil. Dans les deux autres volets (*Vivre, vivre*, 1969; *Les Apparences*, 1970),

Pauline commence à vieillir. C'est le temps de la deuxième guerre mondiale. *Vivre, vivre*, sorte de *Bonheur d'occasion* transformé par la violence des rêves, marque une étape importante dans la carrière de Marie-Claire Blais: pour la première fois, la tendresse domine la haine; les sujets changent, l'auteur sort dans la rue, brosse des tableaux saisissants des petites gens accablées par le travail.

Le Loup (1972) explore un aspect de la ville qui fascinera de plus en plus Marie-Claire Blais: le milieu des homosexuels, les «loups», «gais», égoïstes et narcissiques. Mais, comme dans *L'Hossanna* de Michel Tremblay, il s'agit d'une analyse du couple en général, de leurs problèmes d'incommunicabilité, de leur «mythologie» unique, de leurs «besoins fantasques et insondables».

Dans *Un Joualonnais, sa joualonie* (1973), publié en France sous le titre *À Coeur joual*, c'est encore Montréal qui sert de toile de fond. Marie-Claire Blais démontre qu'elle est capable d'écrire un roman d'aventures teinté de poésie et de rêves. Plusieurs milieux sont évoqués:

tavernes, clubs «gais»; travestis, petits-bourgeois, marxistes, ouvriers, fédéralistes et séparatistes, grévistes, féministes. En 1974, *Fièvre et autres textes dramatiques* véhicule des thèmes rencontrés ailleurs (inégalités sociales, ridicule de l'ambition) et prouve que l'auteur sait non seulement créer du suspense, mais aussi écrire des dialogues pour la radio.

En 1975 paraît *Une Liaison parisienne*, roman captivant qui raconte l'histoire d'un jeune romancier québécois en séjour à Paris. Il y a dans ce livre beaucoup d'éléments qui ne cessent d'attirer l'attention du lecteur: satire retentissante de l'esprit de classe, et de la discrimination sous toutes ses formes, caricature de Français aristocratiques, fantaisie féérique, descriptions grandioses de la vie parisienne. Dans les téléthéâtres *L'Océan et Murmures* (1977), Marie-Claire Blais commente le rôle de l'écrivain et l'omniprésence de la mort. Dans *Les Nuits de l'underground* (1978), elle nous initie «à tout un cortège de femmes appartenant à la communauté homosexuelle (et de là, à la communauté humaine,

marquée des mêmes universelles souffrances)».

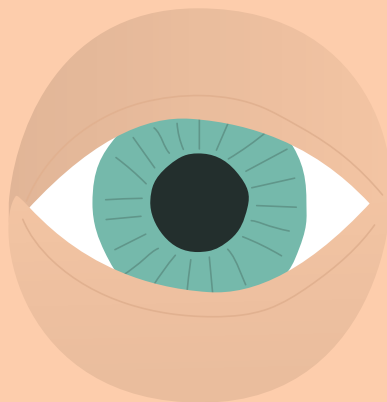
Le Sourd dans la ville (1979) marque un tournant dans l'oeuvre de Marie-Claire Blais. L'écriture se renouvelle. Vertigineuse, ouverte et coulante, elle juxtapose des monologues intérieurs de personnages traqués par le «sourd» qui plane sur nous tous: la mort. Les hallucinations et les «*Visions d'Anna*» (1982) constituent un foudroyant réquisitoire contre la violence de notre civilisation, contre la pollution, contre les masques sociaux. L'écriture change encore une fois de facture et n'est pas sans rappeler le rythme et la sensibilité de la phrase proustienne. Interprète éloquente des marginaux à qui elle attribue une vision poétique des êtres et des choses, Marie-Claire Blais, par l'ampleur et par la variété de son oeuvre, a mérité le Prix David 1982. J'attends avec impatience le prochain volet de la «comédie humaine» de Marie-Claire Blais, et je m'émerveille en pensant au chemin parcouru par cette petite fille aux cheveux noirs et aux yeux perçants née en 1939 dans la Basse-Ville de Québec.

Donald Smith

inis.qc.ca



L'



**DATE LIMITE
D'INSCRIPTION**

**Programmes d'écriture
Long métrage
Série de fiction**

Mercredi 18 avril 2018

Cinéma - Télévision - Médias interactifs

L'inis
Centre de formation

Un gigantesque roman-poème

Michel Biron

Voici donc la somme : une immense phrase de 2 928 pages que Marie-Claire Blais a commencée en 1995 avec *Soifs* et qu'elle vient de terminer en publiant le dixième et dernier volume du cycle, *Une réunion près de la mer*. À toutes les dix ou vingt pages, il y a bien un point qui apparaît pour stopper cette longue coulée narrative, mais la ponctuation forte est si rare que le lecteur la remarque à peine, emporté par l'énergie et le balancement hypnotique de cette écriture sans cesse relancée comme si elle voulait épouser le rythme de la mer. On pense au roman poétique *Les vagues* de Virginia Woolf, cité d'ailleurs en exergue du premier volume, mais le cycle de *Soifs* est dix fois plus long et sa forme est si peu romanesque que la comparaison tombe d'elle-même. Aucun écrivain à ma connaissance n'a conçu un cycle de cette nature et de cette envergure, avec plus de deux cents personnages dits « principaux », selon la liste fort utile fournie dans le dernier tome. Marie-Claire Blais invente une forme sur mesure, crée une manière toute personnelle de raconter le destin de notre humanité souffrante en extrayant de chacun de ses personnages une sorte de motif musical qu'elle parvient à moduler indéfiniment et à harmoniser avec les autres voix, dirigeant ce qu'elle appelle le « chœur des misères lointaines ».

On n'entre pas dans cet impressionnant roman-poème par n'importe quel bout : il n'y a qu'une porte d'entrée, et l'œuvre est à prendre en bloc, même si c'est un bloc toujours extensible. Au départ, ce devait être un triptyque, puis, portée par le mouvement de l'écriture et par la rencontre de personnages qu'on dirait sortis de nulle part, l'œuvre a accueilli tous les marginaux du monde : artistes, homosexuels, criminels, réfugiés, pauvres, etc. Le cycle s'arrête à dix volumes, mais il aurait pu continuer et l'auteure a déjà annoncé que certains personnages, comme le jeune prostitué surnommé Petites Cendres, seraient repris et développés dans des romans ultérieurs. La partie vaut moins que le tout ici : c'est l'ampleur de l'œuvre qui force l'admiration, et les lecteurs qui accepteront de s'abandonner au rythme singulier de la phrase tomberont vite sous le charme de cette prose envoûtante et apprécieront la finesse des rouages. Les lecteurs pressés ou distraits, eux, sont priés de s'abstenir. Ce roman qui fait de l'attention à autrui sa valeur cardinale exige de nous la même présence soutenue, sans quoi nous ne trouverons que le tourbillon infini de notre monde chaotique.

Un roman de la mondialisation

Le cycle exige aussi que ses lecteurs acceptent l'humanité des personnages les moins humains, tels le prêtre pervers Wrath ou encore ce jeune suprémaciste blanc qui revient comme un leitmotiv dans l'avant-dernier roman du cycle, *Des chants pour Angel* (2017), personnage directement inspiré de la figure tristement célèbre de Dylan Roof, auteur du massacre dans une église afro-américaine de Charleston en 2015. Dans *Une réunion près de la mer*, le mal est incarné par Herta Oberheuser, la seule femme parmi les

accusés au procès de Nuremberg, coupable d'avoir pris part aux expérimentations médicales nazies. Le mal hante toute l'œuvre de Marie-Claire Blais, depuis *La Belle Bête* en 1959, où Isabelle-Marie plongeait dans l'eau bouillante le visage trop beau de son frère. Mais dans le cycle de *Soifs*, le mal se donne une légitimité sociale, il s'appuie sur des idéologies revendiquées par des groupes et appelle à la résistance. C'est par exemple le racisme qui scandalise l'avocate Renata dès l'ouverture de *Soifs*, alors qu'un Noir, condamné à tort, est exécuté dans une prison du Texas. Renata ressent dans sa chair les « vapeurs froides de l'enfer » et ne comprend pas que Claude, son mari, un juge tout ce qu'il y a de plus sérieux, ne partage pas son indignation. Plus loin dans le cycle, le mal s'exprime à travers l'homophobie qui a culminé en 2016 lors de la fusillade dans une boîte de nuit LGBT à Orlando, événement repris dans *Une réunion près de la mer*. Nous sommes loin du vieux Canada français des premiers livres de Marie-Claire Blais : c'est l'Amérique, c'est l'Occident, c'est le monde dans toute sa folie meurtrière qui inspire désormais la romancière.



Tous les livres de *Soifs* se situent sur une île jamais nommée, semblable à Key West où vit depuis longtemps la romancière. On dirait que l'humanité entière s'est donné rendez-vous dans cet espace insulaire, ouvert sur tous les horizons. *Soifs* est en ce sens un roman de la mondialisation : il prend la mesure du monde actuel, d'où la démultiplication des personnages en tous genres (parmi lesquels on compte quelques animaux). Le texte cherche à habiter ce monde inhabitable, et à l'habiter de façon poétique, en s'élevant au-dessus des conflits qu'il n'évoque que pour mieux les transcender par son splendide lyrisme.

Tel est aussi le mot d'ordre des romans de Marie-Claire Blais : n'oublier personne parmi ces âmes vivantes, surtout les plus « âpres ».

Le personnage qui résume le mieux cette vision grand-angle est sans doute l'écrivain Daniel, semblable à bien des égards à Marie-Claire Blais, lui qui n'en finit pas d'écrire une œuvre dont le titre, *Les étranges années*, aurait pu coiffer le cycle de *Soifs*. On le voit au début de la série, avec sa jeune famille, hanté par l'image de son grand-oncle abattu par les nazis en Pologne, fragilisé par la cocaïne consommée durant sa jeunesse new-yorkaise, tourmenté par la rage de son fils Augustino, qui deviendra écrivain comme lui. À la fin du cycle, Daniel est un écrivain accompli, même s'il n'a toujours pas terminé ses *Étranges années*. Il est invité partout, notamment, dans *Une réunion au bord de la mer*, à une « Grande Conférence internationale des écrivains pour la paix » en Écosse. À l'époque d'*Une saison dans la vie d'Emmanuel*, le lecteur se serait méfié et aurait perçu l'ironie d'un tel événement. Jean Le Maigre disait : « les gens vertueux me dégoûtent ». Mais à « l'ère des tourments », on ne rigole plus. L'empathie et la foi en l'avenir valent bien plus que l'humour noir de jadis : ce sont des marques presque héroïques, l'expression d'un courage et d'une force intérieure qui ont quelque chose de miraculeux dans un monde gagné par l'indifférence et la résignation.

Réenchâter le monde par l'écriture

Daniel appartient à cette race d'individus capables de ferveur. Dans *Une réunion près de la mer*, il prépare pour les dix-huit ans de sa fille Mai, une énorme fête dans le Grand Hôtel de son vieil oncle Isaac qui lui enjoint de n'exclure personne de sa liste d'invités : « n'oublie personne, les uns comme les autres sont comme moi très frétilants, ne t'y trompe pas, ce sont des âmes âpres peut-être et qu'une fin rapide a désorientées, et pourquoi une fin, me diras-tu, ne te leurre pas sur leur apparence qui tente toujours de se dérober à nous, ils sont bien comme nous avec tous les défauts de leur caractère parfois peu aimable, ne les oublie pas sur ta liste, Daniel, ce sont femmes et hommes, des âmes vivantes, oui, je te le dis bien, vivantes. » Tel est aussi le mot d'ordre des romans de Marie-Claire Blais : n'oublier personne parmi ces âmes vivantes, surtout les plus « âpres ».

Daniel croit profondément à la possibilité, voire à la nécessité de réenchâter le monde par l'écriture ou par l'art. Il est pourtant le

contraire d'un illuminé, d'un naïf. Il passe même pour un écrivain assommant aux yeux du critique Adrien, qui lui reproche sa noirceur dès le tome inaugural de *Soifs* : « sans doute était-il un de ces écrivains déprimés » qui assombrissent nos journées même les plus radieuses. Mais Daniel se moque des écrivains divertissants, comme cet auteur de fiction érotique « dédaigneux de toute angoisse, qui n'écrivait que pour le plaisir de détendre les autres » qu'il croise au détour d'un festival de littérature dans *Le festin au crépuscule* (2015). Même si « personne ne nous lit plus », comme s'en plaint Adrien dans *Aux jardins des acacias* (2014), Daniel ne verse ni dans la légèreté à la mode ni dans la rage vaine de son fils Augustino. En cela, il est bien le double de Marie-Claire Blais.

La romancière a trouvé une voix unique à travers le cycle de *Soifs*, qui constitue assurément son œuvre la plus ambitieuse, une véritable prouesse formelle. Trouvera-t-elle ses lecteurs, malgré le scepticisme d'un personnage-phare comme Adrien ? *Soifs* constitue un défi à la lecture, et pas seulement parce que ce cycle refuse d'être un simple divertissement, ni parce que les phrases sont interminables et qu'il y a beaucoup de personnages. Il ne s'agit pas de cela ici. Nous sommes au-delà du roman réaliste ou de l'antiroman, au-delà de la négativité moderne et de la parodie postmoderne, peut-être aussi au-delà de la fiction romanesque au sens de « programme individuel ». L'œuvre de Marie-Claire Blais ne raconte ni l'histoire de Renata, ni celle du couple qu'elle forme avec Claude, ni la vie du Noir inconnu, ni celle de Daniel, ni aucune histoire singulière. Les personnages sont ici des figures d'un chœur ou d'une fresque où chacune des voix individuelles s'affirme puis se fond dans une seule et même conscience supérieure. ♦



LES ÉDITIONS
Sémaphore

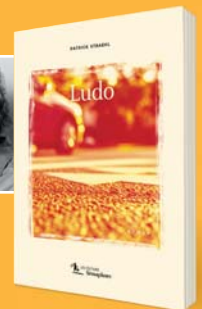
Ludo

PATRICK STRAEHL
ROMAN | 84 PAGES

Un texte percutant sur l'égoïsme, la cruauté et le remords.

15,95\$

ISBN 978-2-924461-43-3



L'engrenage des apparences

MICHAEL SPRINGATE
ROMAN | 306 PAGES

« Une histoire qui bouscule la conscience et nous pousse dans nos derniers retranchements. »

– YVON PARÉ

25,95\$

ISBN 978-2-924461-42-6



*Pour en savoir davantage sur tous nos auteurs,
venez parcourir notre catalogue.*

editionssemaphore.qc.ca

Mes étranges années avec Marie-Claire Blais

Chantal Guy

N'eût été mon travail de journaliste, aurais-je lu en entier les dix romans du cycle de *Soifs* de Marie-Claire Blais ? En toute honnêteté, je ne crois pas. Je n'en suis encore qu'à la moitié de la *Recherche* de Proust, et Blais appartient à la même espèce d'écrivains, assez rares, qui ont des exigences envers les lecteurs, à qui ils offrent en retour la plus haute expérience de la littérature. Je remercie donc mon métier de m'avoir obligée à lire un chef-d'œuvre que j'ai vu se construire sous mes yeux, pendant vingt ans.

responsables, qui est dans notre vie, immensément. Dans notre conscience. » Dix romans plus tard, nous comprenons qu'elle savait très bien ce qu'elle voulait faire. Tous les livres de *Soifs* sont hantés par les catastrophes, tragédies et combats du siècle précédent, qui jettent une lumière particulière sur les événements de l'actualité dont Blais s'inspire. Elle donne à ces événements récents, toujours transformés par l'écriture et pas bêtement épinglés dans un livre, une profondeur de champ nécessaire à nos esprits amnésiques.

Tous les livres de *Soifs* sont hantés par les catastrophes, tragédies et combats du siècle précédent, qui jettent une lumière particulière sur les événements de l'actualité dont Blais s'inspire.

Il s'est passé quelque chose d'important entre moi et ce cycle, que j'ai commencé en toute naïveté, sans savoir du tout dans quelle aventure je me lançais. J'ai interviewé Marie-Claire Blais pour la première fois en mai 2001, à la parution du deuxième tome, *Dans la foudre et la lumière*. Nous étions alors encore dans cette fascination du passage à un autre millénaire, quelques mois avant cet événement déterminant, les attentats du 11 septembre, qui allait justement déterminer à rebours le moment où nous avons basculé dans le XXI^e siècle, comme nous avons l'habitude de dire que le XX^e siècle a véritablement commencé avec la Première Guerre mondiale.

En fait, nous sortions d'une longue décennie où le terme « fin de siècle » se lisait sans arrêt dans tous les journaux et magazines. On semble maintenant oublier à quel point nous étions alors attardés dans une posture assez blasée, très « fin de siècle » justement, comme pour correspondre à l'esprit du temps. Nous parlions peu de l'avenir, sinon pour craindre une chose, le Bogue de l'an 2000, qui allait avoir lieu dans un horizon très rapproché. Beaucoup aussi annonçaient pompeusement la mort de la littérature.

Marie-Claire Blais, elle, vivait déjà dans le deuxième millénaire, plongée dans le projet littéraire le plus ambitieux de sa carrière. Elle avait deviné l'accélération de nos vies, notre confusion mentale, notre lourd héritage dont on pensait se délester, qui allaient donner la forme à sa série romanesque. « On doit déjà dire le siècle passé, m'avait-elle confié lors de cette première entrevue. Je ne le vois pas comme un siècle défunt, mais comme un siècle dont nous sommes

Pour cet entretien, en bonne jeune pigiste angoissée, j'avais pris soin de lire *Soifs* avant de lire *Dans la foudre et la lumière*. J'étais incroyablement intimidée, car c'était la première fois que j'interviewais une écrivaine que j'avais dû lire à l'école. Marie-Claire Blais, c'était *Une saison dans la vie d'Emmanuel*, d'abord et avant tout, ce roman familial gothique qui m'avait fait forte impression et qui avait fixé dans ma tête l'image cauchemardesque de la Grande Noirceur. Chaque fois qu'on célèbre les grosses familles québécoises de cet ancien temps où tout semblait meilleur, selon certains, c'est la terrible grand-mère Antoinette regardant avec ironie la marmaille pendue à ses jupes qui me revient. J'étais intimidée mais, même si on m'avait prévenue, je ne m'attendais pas à rencontrer un monument mille fois plus timide que moi, simple journaliste. Si l'humilité est souvent la marque des grands, on peut dire que Marie-Claire Blais est d'une grandeur titanesque, et j'ajouterais qu'en même temps, j'ai rarement rencontré une écrivaine qui avait aussi à cœur son métier, et un si beau respect des lecteurs, quelque chose qui ne s'est pas démenti à chacune de nos rencontres.

Je ne savais pas dans quoi je m'embarquais avec ce cycle, je n'avais pas compris l'ampleur du projet. Au départ, cela devait être une trilogie. Forcément, à chaque nouveau titre, on venait me voir un peu en panique pour que je m'occupe de Marie-Claire Blais, puisque j'étais la seule à avoir lu les titres précédents. Et ça fait vingt ans que ça dure ! C'est presque devenu une blague, et quand j'ai su que le dixième titre viendrait clore la série, j'ai eu envie de me faire fabriquer un t-shirt « J'ai lu tout *Soifs* de Blais » pour souligner l'exploit. Certaines années difficiles, je voyais arriver le nouveau roman de Blais avec un peu de découragement, sachant d'avance qu'il allait me demander beaucoup. Et parfois, il tombait au bon moment, après quelques lectures décevantes, pour me redonner foi en la littérature.

Car aucun des romans de *Soifs* n'est faible. Les titres eux-mêmes sont d'une grande poésie dont je ne me lasse pas. *Augustino ou le chœur de la destruction*, *Naissance de Rebecca à l'ère des tourments*, *Mai au bal des prédateurs*, *Le festin au crépuscule...* Chaque fois, il fallait me mettre en état de lire la longue phrase blaisienne pleine d'énergie, prendre une grande respiration et plonger dans les méandres complexes des pensées des personnages que l'on dirait fusionnés les uns aux autres, tels des métaux qui auraient fondu après avoir été soumis à une grande chaleur (le réchauffement



Photo : Sandra Lachance

climatique ?). Certains personnages m'intéressaient moins, j'en retrouvais d'autres avec bonheur (particulièrement l'émouvante bande de drag queens, que Blais dépeint comme d'authentiques artistes), et toujours Daniel l'écrivain tenait le fil d'Ariane dans le labyrinthe, sorte d'alter ego de Blais également engagé dans le projet fou d'un grand roman intitulé *Les étranges années*. Son fils Augustino, convaincu d'être d'une génération sans avenir, lui aussi écrivain, est dans la colère et l'engagement auprès des pauvres, tandis que son père est persuadé que « la beauté demeure encore très résiliente ». J'aime penser qu'Augustino incarne d'une certaine façon la jeune écrivaine qu'a été Marie-Claire Blais, beaucoup plus dure à ses débuts, comme si Daniel et Augustino, dans leur querelle, étaient les deux facettes de cette femme qui écrit sans relâche depuis plus de soixante ans.

Quand je dis qu'il n'y a rien de faible dans les romans de *Soifs*, c'est que même si certains personnages me rejoignent moins, ils forment ensemble un tout parfaitement cohérent, ils sont tous à la même échelle humaine, sans hiérarchie. C'est l'écriture de Blais et la forme qu'elle a créée qui permettent une égalité totale entre des êtres si différents. Ils sont tous de la même île, comme nous sommes tous dans le même bateau de l'Humanité ; personne n'est laissé derrière, car chacun a droit à sa voix et, dans la structure de ces romans sans point et sans chapitres, ces voix sont liées les unes aux autres pour former en quelque sorte une symphonie d'où est absente la morale. Il y a un peu de l'*amor fati* de Nietzsche dans le grand œuvre de Blais,

cet amour du destin dans lequel nous sommes tous engagés. Je ne sais par quel miracle elle réussit à nous donner cette impression, malgré la longue énumération des horreurs et des injustices de notre monde. On ne sort jamais d'un roman de Blais complètement dévasté, mais toujours avec ce sentiment de la tragique beauté de l'existence. Le sentiment que, malgré tout, nous avançons.

Il y a des écrivains qui nous accompagnent pendant toute notre vie. C'est beaucoup plus rare pour un lecteur d'avoir le privilège d'accompagner une œuvre au fur et à mesure de sa construction. Car l'autre chose qui m'impressionne chez Marie-Claire Blais est qu'elle aurait pu devenir une écrivaine embaumée par les institutions, éclipsée par un ou deux classiques enseignés à l'école. On traite assez mal au Québec les écrivains vieillissants, dans notre obsession médiatique des *jeunauteurs*, encore plus lorsque ce sont des femmes. Envers et contre tout, dans l'acharnement de sa vocation, Blais nous a imposé dix romans magistraux, qui ont prouvé qu'elle était au sommet de son art et complètement de son temps, bien plus que beaucoup de ses jeunes contemporains. Elle nous a forcés à ne pas détourner le regard ni d'elle ni de ce qui nous arrive. Pour tout dire, l'obligation de lire Blais m'a ouvert les yeux sur son importance, et ces dix romans font partie de l'une des plus belles aventures de lecture de ma vie. Nous savons aujourd'hui qu'elle sera célébrée non seulement pour avoir œuvré à la Révolution tranquille, mais aussi parce qu'elle aura été l'une des écrivaines visionnaires du XXI^e siècle. À cela, on ne peut répondre qu'une chose : Respect. ♦

Le chauffeur

Yvon Paré

Marie-Claire Blais a transformé ma vie d'écrivain. Normal que j'aie rêvé de la rencontrer pour lui parler de la place qu'elle occupe dans ma vie de *souffleur de mots*.

Je débarquais à Montréal, pour des études en littérature, en 1965. J'avais dix-neuf ans et ne lisais que des écrivains étrangers. Particulièrement Dostoïevski et Tolstoï. J'étais convaincu de devoir apprendre la langue russe pour devenir un véritable écrivain.

Marie-Claire Blais me donnait le droit d'écrire sur mon village. Je pouvais essorer tous les secrets de ma famille et les épingler sur la corde à linge.

Et il y a eu *Une saison dans la vie d'Emmanuel*. Tout le monde en parlait. J'ai lu ce roman, l'ai lu et relu. Ce fut la foudre qui dégringole dans la cheminée. Marie-Claire Blais me ramenait dans ma famille en me traînant par l'oreille pour punir l'enfant récalcitrant que j'avais été. Grand-mère Antoinette, c'était ma grand-mère Malvina et Jean Le Maigre était mon cousin tout écrianché dans son corps et qui toussait creux. Mon père pratiquait aussi l'art de disparaître dans les aquarelles de l'automne pour ressusciter à la fonte des neiges.

Marie-Claire Blais me donnait le droit d'écrire sur mon village. Je pouvais essorer tous les secrets de ma famille et les épingler sur la corde à linge. J'avais le droit de décrire les excès de mes frères, raconter les disparitions de mes tantes dans leur maison sans fenêtres et les rages de mes oncles qui voulaient abattre les piliers du ciel à grands coups de hache. Sans *Une saison dans la vie d'Emmanuel*, je n'aurais jamais écrit *La mort d'Alexandre* et *Les oiseaux de glace*.

Et elle m'a fait me tourner vers les écrivains du Québec. C'était facile de lire toutes les nouveautés en 1965. À peine une trentaine de titres par année. Cela allait changer, bien sûr, avec la Révolution tranquille. On a fini par écrire plus que l'on ne pouvait lire dans une année avec les cours de création littéraire qui se multipliaient comme des petits *Joe Louis* dans les collèges et les universités. C'est ainsi que je suis devenu disciple de Victor-Lévy Beaulieu, mon premier éditeur, de Roch Carrier, Gilles Archambault, Jacques Poulin, Suzanne Paradis, Noël Audet, Gabrielle Roy et Paul Villeneuve. Je les lisais en cherchant la cadence, le rythme idéal pour mes textes qui n'arrivaient jamais à garder leur équilibre. Je connaissais la destination, mais ne trouvais jamais le chemin pour m'y rendre. J'étais têtu et patient. J'avais appris à l'église en récitant les litanies jusqu'à ne plus sentir mes genoux pendant le carême.

Quand je suis devenu président du Salon du livre du Saguenay – Lac-Saint-Jean, j'y ai invité Marie-Claire Blais. C'était en 1996, trente et un ans après la parution d'*Une saison dans la vie d'Emmanuel*. Elle avait publié l'année précédente *Soifs*, un texte aventureux qui deviendrait l'architecture d'une fresque unique dans la littérature contemporaine. Ici comme ailleurs dans le monde. En janvier 2018, elle a fait paraître le dixième tome de cette série dense comme du chiendent. Près de 3 000 pages qui vous laissent au bord de la défaillance comme après un marathon.

À sa présence au Salon en 1996, j'avais cependant posé une condition : je serais le chauffeur attitré de madame Blais pendant son séjour au Saguenay – Lac-Saint-Jean.

Vacances en famille

J'ai passé l'été précédent sur une plage du lac Saint-Jean, les orteils dans le sable, à relire l'œuvre de Marie-Claire Blais. De *La Belle Bête* paru en 1959 jusqu'à *Soifs*. Plus ou moins dix-sept livres et quelque 2 000 pages de texte, l'aventure d'une vie. Je lisais devant les mouettes qui se demandaient si je n'étais pas en train de me changer en *Liseuse* de Fragonard ou en *Lecteur* de Daumier.

J'ai vécu en état d'ivresse pendant tout le mois de juillet et le mois d'août, me *droquant* à la prose de Marie-Claire Blais, jours de canicules ou d'orages. Peu importe les nuages et les merles, les vents et les bougonnements du tonnerre.

L'écrivaine fait éclater dans *Soifs* les corsets de la phrase, elle rive le clou à la ponctuation et plonge librement dans les remous de la langue française.

Quel plaisir de découvrir l'écrivaine dans ses premiers pas, de m'attarder dans les grandes renverses que sont *Les manuscrits de Pauline Archange*. Je crois bien que c'est avec ce livre-là que j'ai commencé à faire de l'arythmie cardiaque. Et que dire d'*Un joulonais sa Joulonie* dont on ne parle jamais. Madame Blais prend position sur la langue du Québec et se moque un peu de la croisade de Gaston Miron. Un roman abasourdissant qui m'a fait me sentir comme un *cabochon* ou un *cassé*. Quelle audace ! Il fallait avoir du courage pour écrire un tel roman en 1973. Et toutes les avancées et tous les reculs, les hésitations qui mèneraient à son œuvre la plus importante, cette série qui s'amorçait avec *Soifs*, cette grandiose symphonie avec si peu de points et de virgules.

L'écrivaine y fait éclater les corsets de la phrase, elle rive le clou à la ponctuation et plonge librement dans les remous de la langue

française. Elle se permet toutes les dérives pour se pencher sur les *failles de l'Amérique*, décrire les souffrances, les errances, les obsessions, les peurs et la décadence peut-être de la plus grande puissance militaire de la planète. Un monde où les personnages cherchent désespérément une oreille et un peu de chaleur dans les bras d'un semblable. Nous culbutons dans *la détresse et l'enchantement*. Petites Cendres, Mai, Rebecca et Augustino sont devenus mes frères et mes sœurs.

Danse du lecteur

Et après avoir survécu à mon marathon de lecture, un peu amaigri, mais bronzé comme une statue de Rodin, j'ai enfilé mon plus beau jean et ma chemise de coton écru pour me présenter devant l'écrivaine. C'était un jour de fin septembre avec de la gouache partout dans les arbres. Elle si discrète, si attentive et moi qui parlais comme *le moulin à paroles* de Robert Lepage pour cacher ma nervosité. On ne rencontre pas son idole sans faire un fou de soi.

Nous avons d'abord pris la direction de Chicoutimi dans ma vieille Toyota. Elle avait quinze ans et toussotait un peu dans les montées, mais dans les descentes, elle était comme neuve. On nous attendait au cégep dans une classe de français animée par Alain Dassylva. Pour la circonstance, mon ami professeur et indomptable lecteur avait loué un tuxedo pour accueillir celle qu'il considérait comme la plus grande écrivaine du Québec. Ce fut mémorable. Comme si madame Blais faisait son entrée à l'Académie française. Il ne manquait que l'épée, le tricorne et les rides. Elle ne savait trop comment réagir devant ces adulations. Elle a lu un extrait de *Soifs*, une seule phrase, avant de se livrer aux questions des étudiants que l'ami Dassylva avait bien mitonnés. Ce fut un moment de grâce. Le professeur irradiait et j'avais envie de me livrer à la danse du lecteur pour attirer sur elle toutes les reconnaissances et le prix Nobel.

Extase

Et il y avait la rencontre au collège de Saint-Félicien. Pour s'y rendre depuis Saguenay, il faut traverser nombre de villages tout en contournant le lac Saint-Jean par la gauche. Une heure et demie de route pour aller et autant pour revenir. Je frétiltais et avais juré de ne pas faire d'excès de vitesse. Faut dire que ma fidèle Toyota s'opposait à ce genre de témérité.

J'étais tellement énervé que j'ai parlé sans respirer de Larouche à Roberval. Un record en apnée. Je sautais d'un roman à l'autre, saluais ses personnages. Pauline Archange était une de mes cousines de Girardville et je répétais que l'on retrouvait dans ce triptyque tout Michel Tremblay en mieux. Je riais avec son poète Papillon et j'étais convaincu d'avoir croisé Mimi, Jean-François et Dany à la Taverne Cherrier où j'ai fait de longs stages d'apprentissage pendant mon séjour de sept ans à Montréal.

Elle a été patiente, compréhensive, surprise certainement, effarouchée devant tant d'exubérance. J'imagine qu'elle avait l'habitude des exaltés qui ne peuvent s'empêcher de brasser tous leurs mots dans un grand chaudron.

Je devais retrouver Marie-Claire Blais en 1999, au Salon du livre de Paris où le Québec était l'invité d'honneur. Quand je me suis avancé vers elle lors d'une cérémonie où tout le monde portait un sourire empesé, tenant une coupe à moitié remplie, elle a penché la tête et m'a présenté comme son chauffeur à une amie. Ce fut le plus beau compliment que j'ai reçu de ma vie. J'étais adoubé. Rien qu'à y penser, j'en frissonne encore. ♦



ISABELLE JUBINVILLE

Cruelle berceuse

Roman

Un soir de tempête, une mère murmure une berceuse à son enfant pour le calmer. Elle lui chante l'histoire de Tod, jeune laissé-pour-compte d'une ville portuaire qui prend la mer sur un étrange navire de guerre. De radeau en navire et de navire en sous-marin, Tod subira les pires sévices aux mains de femmes excentriques et cruelles.

« Les ambivalences maternelles traversent ce récit initiatique dans lequel un enfant sans maman prend la mer vers "un archipel qui se nourrit de garçons à la manière d'une ogresse". »

Fabien Deglise, *Le Devoir*



YVON RIVARD

Le dernier chalet

Roman

« Dans son rôle de romancier, l'essayiste et professeur retraité de littérature, qu'il a enseignée pendant 35 ans à McGill, se fait plutôt rare depuis *Le siècle de Jeanne* (2005). L'absence n'était que passagère et c'est en se questionnant sur cet état de retrait que l'homme à la plume terriblement lumineuse a décidé de la briser en mars prochain. Son nouveau roman plonge en effet dans le quotidien d'Alexandre, qui s'installe avec Marguerite dans un chalet au bord du fleuve avec la ferme intention d'y "apprendre à mourir, de mourir peu à peu, en écrivant chaque jour". Un récit où la beauté du Saint-Laurent doit se mettre en harmonie avec celle d'une réflexion sur la nature à donner au reste d'une vie approchant de son crépuscule. »

Fabien Deglise, *Le Devoir*